AGNES BERNAU,

PIECE HÉROIQUE,

EN QUATRE ACTES

ET EN VERS LIBRES;

Repréſentée, pour la premiere fois, à Paris, ſur le Théatre Italien, le 22 Juin 1785; ſur le Théatre de Rouen le 19 Juin 1786.

PAR M. DE MILCENT,

De l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Rouen, de la Société Patriotique Bretonne, du Muſée de Paris, & Auteur du Journal de Normandie.

Prix 1 liv. 10 ſols.



A ROUEN,

Chez LE BOUCHER le jeune, rue Ganterie.

A PARIS,

Chez BRUNET & les LIBRAIRES qui vendent les nouveautés.

M. DCC. LXXXVI.



PRÉFACE.

VOLTAIRE a peint dans Tancrede les mœurs Chevaleresques, & LAMOTHE a fait d'une mésalliance le sujet d'une Tréagdie (Ines de Castro) que l'on revoit toujours avec plaisir. Quelques Critiques, fondés sur ces considérations, ont prétendu que le sujet d'*Agnes Bernau*, n'offrant rien de neuf, puisqu'il n'est qu'une mésalliance & un tableau des mœurs du quinzieme siecle, ne pouvoit réussir sur notre Théatre. L'accueil honorable que cet Ouvrage a reçu sur les Théatres de Paris & de Rouen a prouvé combien cette inquiétude étoit peu fondée, & le plus léger examen suffira pour se convaincre que la Fable de Tancrede & celle d'Ines de Castro n'ont aucune similitude avec celle d'*Agnes Bernau*. En effet, caracteres, situations, incidents, dénouement, tout est différent; & le Lecteur impartial s'appercevra facilement qu'on n'est pas plus fondé à prétendre qu'*Agnes Bernau* ressemble à *Tancrede* & à *Ines*, qu'à dire que *Brutus* ressemble à *Cinna* & aux *Horaces*, parce que dans Brutus, comme dans

les deux autres Tragédies, on voit les mœurs des Romains, & un pere qui fait le sacrifice de son enfant à la Patrie.

Il me sera moins facile de m'excuser sur les fautes qui sont dans cet Ouvrage. Il en est qui sont du sujet, d'autres sont les suites des circonstances, d'autres enfin viennent de l'Auteur.

Je suis réduit à demander indulgence pour ceux-ci; quant aux autres, je crois qu'il ne sera pas inutile de les relever, pour que le succès de cet Ouvrage ne serve pas à faire dédaigner les regles prescrites par les Maîtres de l'Art, & auxquelles les grands Poëtes Dramatiques se sont assujétis dans leurs chef-d'œuvres.

L'unité de temps est observée, puisqu'à la rigueur l'action peut se passer dans les vingt-quatre heures. Mais il n'en est pas de même de l'unité de lieu : la scene change à chaque Acte. Il y a vingt-cinq ans que l'on n'auroit pas enduré cette innovation. Mais depuis que les chef-d'œuvres des Espagnols, des Italiens, des Allemands & des Anglois nous sont devenus familiers, on a cru remarquer combien cette unité de lieu étoit gênante, & que tous les caracteres, toutes les combinaisons ayant été épuisées par nos grands Poëtes, il falloit peut-être, pour en trouver de nouvelles, secouer les pré-

jugés d'un goût timide & circonſcrit. On prétend que M. DUBUISSON, dans ſa Tragédie d'*Albert & Emilie*, qui eſt le même ſujet qu'*Agnes Bernau*, étoit parvenu à contourner ſa fable de maniere à obſerver l'unité de lieu. C'étoit un tour de force qui n'a pas peu nui peut-être au ſuccès de ſon Ouvrage. Au ſurplus, en violant l'unité de lieu, je l'ai fait du moins de la maniere la plus vraiſemblable qu'il m'a été poſſible, & en cela j'ai été ſecondé par les circonſtances. On ſait que l'Allemagne eſt toute couverte de Souverainetés indépendantes qui par conſéquent ne peuvent être fort diſtantes les unes des autres. Il ne paroît donc pas hors de poſſibilité, que dans l'entr'acte du premier au ſecond Acte, que je ſuppoſe être de douze heures, Albert & Agnes ſe rendent d'Ausbourg à Ratisbonne, qui n'en eſt éloignée que de 20 lieues environ; de Ratisbonne à Vohbourg, où ſe paſſent les troiſieme & quatrieme Actes, le trajet n'eſt pas de plus de 3 lieues; d'où l'on voit que ce changement de lieu eſt poſſible.

On peut encore reprocher à ma Fable une multiplicité d'incidents & de combats. Mais qui ne ſait que dans ce temps d'exaltation & de bravoure, les Nobles, toujours armés, ne connoiſſoient d'autre occupation que celle de ſe

défendre ou d'attaquer ; en ſorte que ce qui, dans tout autre ſujet, ſeroit peut-être un défaut, devient, dans celui d'Agnes, l'expreſſion des mœurs du temps, & donne à ce Drame la couleur locale qu'il doit avoir.

Venons aux fautes motivées par les circonſtances. J'étois déterminé, par des motifs indifférents au Public, à travailler pour le Théatre Italien. En conſéquence il m'a fallu m'aſſujétir aux ſervitudes qui lui ſont impoſées. Pour ne point approcher de la Tragédie, genre excluſivement réſervé au Théatre François, il faut qu'un ſujet noble & pathétique, mis ſur le Théatre Italien, préſente des ſcenes comiques & des perſonnages de Comédie. Delà mon rôle du pere d'Agnes qui nuit à l'action, puiſqu'il ne lui ſert en aucune maniere ; delà des ſcenes de Comédie que j'avois été obligé de coudre à chaque Acte, & que j'ai fait diſparoître ſur le Théatre de Rouen & à l'impreſſion; delà enfin le Dialogue en vers libres pour éviter, autant qu'il étoit poſſible, les formes nobles & élevées du ſtyle tragique.

Il réſulte de tout cela que la plus grande difficulté de faire réuſſir mon Ouvrage, venoit de la nature même du Théatre pour lequel il étoit deſtiné. Je ne terminerai pas cet article

ſans demander grace pour quelques rimes très-peu exactes ſans doute avec les noms d'*Agnes* & d'*Erneſt*. Il m'eût été peut-être aiſé de les éviter ; mais que d'inverſions forcées, de détours & de périphraſes il m'eût fallu employer. L'eſſentiel étoit, à ce qu'il m'a ſemblé, de courir après la rapidité du ſtyle, déjà trop peu compatible avec la marche des vers libres.

Enfin les Critiques me reprochent de m'être écarté de l'hiſtoire à laquelle l'Auteur Allemand s'étoit conformé ſcrupuleuſement dans ſa Tragédie, dont ma Piece eſt une imitation. Agnes fut jettée dans le Danube. Cette cataſtrophe fournit au Poëte Allemand une ſcene ſublime & du plus grand pathétique. A cela je réponds, 1° que j'étois encore contraint à ne faire mourir perſonne ; 2° qu'une pareille ſcene n'eſt ni dans nos mœurs ni dans nos conventions dramatiques ; 3° enfin que le dernier Acte & le dénouement, qui ſont de mon invention, étant ce qui a le plus généralement réuſſi, j'ai ſans doute eu raiſon de préférer ce qui a plu à ce qui pouvoit déplaire.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
ERNEST, Duc de Baviere.	*M. Courcelle.*
ALBERT, Comte de Vohbourg, fils d'Erneſt.	*M. Granger.*
AGNES BERNAU.	*Mde Pitrot.*
COMS, riche Fermier des environs d'Ausbourg, & pere d'Agnes.	*M. Favart.*
Le Chevalier ZENGER, Ecuyer d'Albert.	*M. Philippe.*
GUNDELFING, premier Miniſtre d'Erneſt.	*M. Périgny.*
Le Chevalier GASPARD DE TORRING.	*M. Raymond.*
Deux Maréchaux de Tournois.	
Juges d'Armes.	
Hérauts d'Armes.	
Chevaliers.	
Peuples.	
Soldats d'Erneſt & d'Albert.	

L'Action ſe paſſe en 1435.

AGNES



AGNES BERNAU,

PIECE HÉROIQUE.



ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une salle de la maison de Coms, pere d'Agnes, riche Fermier des environs d'Ausbourg.

SCENE PREMIERE.

AGNES, ALBERT.

ALBERT.

MA chere Agnes, au moins quelques instants
Dérobons-nous à tant d'empressements.
Cette fête, ces jeux, cette ivresse bruyante
Qui rend tout le canton heureux de ton bonheur,
Flattent, n'en doute pas, mon amour & mon cœur.
Mais l'instant où je viens d'épouser mon amante,

Où fur l'autel tu m'as juré ta foi,
Ne te fait-il donc pas défirer, comme à moi,
De jouir en filence un moment de nous-même?

AGNES.

Oh mon époux! mon amant, toi que j'aime!
Comme nos cœurs, nos noms font-ils unis?...
Que dis-je?... Albert! mon Prince!... & je fuis votre femme!
Dois-je avouer votre amour & ma flamme?
Puis-je en ce moment même oublier qui je fuis?
Vous, l'héritier de la Baviere;
Et moi!... Je tombe à vos genoux.

ALBERT.

Vas, l'amour a rendu tout égal entre nous.
Plus de contrainte, Agnes; banis-la toute entiere:
Si tu me dois un rang, je te dois le bonheur.

AGNES.

Je fuis donc à jamais ta femme & ton amie;
Chaque jour je pourrai fatisfaire mon cœur
Et preffer cette main généreufe & chérie.
Mon cher Albert, elle eft à moi.

ALBERT.

Sans doute, elle eft à toi;
Parce qu'elle eft un don de l'amour le plus tendre;
Parce qu'elle eft le prix de tes vertus.

AGNES.

Je voudrois cependant, je ne puis m'en défendre,
Que tous les deux égaux, & tous deux inconnus,
Nous puiffions, ignorés du monde,
Jouir de notre amour dans une paix profonde.

ALBERT.

J'ai mille fois formé les mêmes vœux.
Quel changement tes yeux dans mon cœur ont fait naître!
Moi, nourri dans l'orgueil du rang de mes aïeux,
Méconnoissant l'amour, le dédaignant peut-être,
Combattre & vaincre étoit ma volupté;
Ivre de ma grandeur, de mon autorité,
Ce fut par toi que j'appris à connoître
Les douceurs de l'égalité.
Mais je me dois au rang où j'ai pris la naissance:
Mon pere & mon pays demandent ma présence.
Si je ne puis descendre jusqu'à toi,
Je puis au moins t'élever jusqu'à moi.
Je vais avec orgueil montrer à la patrie
Mon digne choix & l'épouse d'Albert.

AGNES.

Tu sais que tu suffis à mon ame attendrie,
Et que ton rang sans toi ne pourroit m'être cher:
Je dirai plus, ce rang, où ton amour m'appelle,
Me cause, cher Albert, une frayeur mortelle.

ALBERT.

Que peux-tu craindre?

AGNES.

Eh, quoi! ne redoute-tu pas
Ernest, la Cour, l'orgueil du rang suprême?

ALBERT.

J'espere tout, mon pere m'aime.
Peut-il songer d'ailleurs à t'ôter de mes bras
Quand le plus saint des nœuds nous unit l'un à l'autre?
Peut-il anéantir notre amour, nos serments?
Notre hymen a rempli l'intervalle des rangs.
Voudroit-il t'avilir? ton honneur est le nôtre.

A 2

AGNÈS.

Nous nous aimons : je te vois, je t'entends ;
Mon cher Albert, je devrois être heureuse ;
Mais je vais l'avouer, de noirs pressentiments
Font naître dans mon sein une tristesse affreuse :
Je crains le Duc, je crains l'état que j'ai quitté.
Vas, laisse-moi plutôt t'adorer en silence
Dans mon ancienne obscurité ;
Si je ne jouis point toujours de ta présence
Ton souvenir du moins adoucira l'absence,
Et tu pourras, en sûreté....

ALBERT.

La conduite qu'ici tu prétends que je suive
Est-elle, Agnes, digne d'un Chevalier ?
Le choix dont je suis fier, ma flamme tendre & vive,
Je n'oserois les publier !
A d'indignes soupçons j'exposerois ma femme !
Chacun doit l'honorer & souscrire à mon choix.
Si l'on osoit désapprouver ma flamme,
Aux dépens de mes jours je soutiendrois tes droits.

AGNES.

C'est-là ce qui me trouble & cause mes alarmes.
Peut-être que ton pere, offensé de nos nœuds,
Refusera de souscrire à tes vœux.

ALBERT.

Il verra mon bonheur, il verra tant de charmes.



SCENE II.

ALBERT, AGNES, ZENGER.

ZENGER.

Un Envoyé d'Ernest veut vous entretenir.
Il arrive dans l'instant même.

ALBERT.

Il peut entrer : qu'on le fasse venir.
(*A part.*)
D'où mon pere a-t-il su ? . . . Ma surprise est extrême !

AGNES.

Dieu !

ALBERT.

Mon Agnes, laisse-nous un moment.
Je t'instruirai du sujet qui l'amene.

AGNES.

Mon cœur se serre & je respire à peine.

ALBERT.

Pourquoi ce trouble, il est sans fondement ?

AGNES.

Ce jour même. . . . déjà. . . . je serois malheureuse.
Peut-être on vient nous séparer.

ALBERT.

Chasse d'un tel soupçon la contrainte odieuse.
Si tu connois mon cœur tu dois tout espérer.

SCENE III.

ALBERT, ZENGER.

ZENGER.

Il faut en convenir, dans cette circonſtance
Le choix de Gundelfing n'annonce rien d'heureux.

ALBERT.

Je ſais que Gundelfing, ennemi ténébreux,
Veut d'Erneſt & de moi rompre l'intelligence;
Je ſais quel avantage il ſaura retirer
D'un hymen contracté ſans l'aveu de mon pere:
Mais malheur au perfide!...

ZENGER (*lui montrant Gundelfing qui entre.*)
Il faut vous modérer.

SCENE IV.

ALBERT, ZENGER, GUNDELFING.

GUNDELFING.

Mon meſſage en ces lieux, Seigneur, va vous déplaire.
Pardon....

ALBERT.

Parlez.

GUNDELFING.

Demain, à la pointe du jour,

Un Tournois va s'ouvrir au sein de Ratisbonne ;
Expressément votre pere m'ordonne
De vous prescrire un prompt retour,
De réveiller votre courage.

ALBERT.

Réveiller mon courage.... En a-t-il donc besoin?
Vous conseillez Ernest....

GUNDELFING.

Vous parois-je coupable ?
Je conseille le Duc : Seigneur, je vais plus loin ;
Et dans ce jour je serois méprisable
Si dans vous j'aimois mieux Albert
Que l'héritier de la Baviere.
Verra-t-on au Tournois briller votre baniere?

ALBERT.

On y verra si mon honneur m'est cher.
Mais pourquoi ce Tournois ? ne puis-je au moins l'apprendre?

GUNDELFING.

Je dois vous inviter & ne sais rien de plus.

ALBERT (*à part.*)

L'orgueilleux ! Ciel ! j'ai peine à me défendre
D'un mouvement confus....

GUNDELFING.

Demain, avant le jour, on ouvrira la lice,

ALBERT.

Et l'on m'avertit aujourd'hui.
Gundelfing, dites-nous, où donc est la justice?
Et pourquoi l'on met en oubli

Les loix de la Chevalerie ?

GUNDELFING.

Où vous eût-on trouvé ? Depuis trois mois absent
On n'a su qu'hier seulement
La retraite qu'ici vous vous êtes choisie.
Votre pere aussi-tôt vous a fait appeller
Pour vous voir acquérir une nouvelle gloire,
Bien moins que pour le consoler.

ALBERT.

Pour consoler mon pere ? ... O Ciel ! puis-je le croire ?
Gundelfing, répondez en loyal Chevalier ;
Parlez sans détour, sans surprise :
Ce Tournois.... Qui, dites avec franchise,
Puis-je ne pas m'en défier ?
C'est loin d'Agnes que l'on m'appelle ;
On veut m'en séparer ; on veut m'éloigner d'elle....
Eh bien, sachez que j'aime Agnes.
Dites si vous voulez, dites bien à mon pere
Qu'il ne doit pas se flatter du succès,
S'il veut m'ôter une amante si chere.
C'est de ce cœur qu'il faudra l'arracher ;
Et malheur à quiconque osera l'entreprendre.

GUNDELFING.

Ainsi point de Tournois.

ALBERT.

Je vais, je vais m'y rendre.
Si j'ai des ennemis j'irai les y chercher ;
Vous me verrez combattre, & l'on pourra connoître
Ce que ce bras feroit égaré par l'amour.
Retournez, Gundelfing, auprès de votre Maître ;
J'embrasserai ses pieds à la pointe du jour :

Et lorſque la trompette ouvrira la carriere
Ayez toujours les yeux fixés ſur moi.

SCENE V.

ALBERT, ZENGER.

ZENGER.

Il faut vous l'avouer, ce n'eſt pas ſans effroi
Que je vous vois montrer une ame noble & fiere.
Tant de vertus vous font des ennemis.

ALBERT.

Je braverai leurs efforts réunis.

ZENGER.

Ils ſauront contre vous irriter votre pere;
Exciter avec art ſa fierté, ſa colere,
Et lui faire oublier ce qu'il doit à ſon fils.

ALBERT.

Je confondrai leurs trames ténébreuſes.

ZENGER.

Ils mettront à profit votre hymen, ſon orgueil;
A chaque pas tous deux vous verrez un écueil.
Qui ſait où finiront ces diſcordes affreuſes?

ALBERT.

Vas, ne crains rien.

ZENGER.

Mon cœur eſt inquiet.
Je vois pancher pour vous le Peuple & la Nobleſſe;
Mais à la Cour d'Erneſt tout vous craint & vous hait;
Ils vous perdront, je vous le dis ſans ceſſe:

On n'y peut fupporter l'éclat de vos vertus.
Il faut aux Courtifans des Princes corrompus,
Des Rois inappliqués & fur-tout inhabiles,
Qui, fatisfaits de l'ombre du pouvoir,
Ne puiffent fe paffer, dans les cas difficiles,
De leur main pour agir, & de leurs yeux pour voir.
Ils redoutent fur-tout d'avoir un jour pour maître
Un Prince qui s'inftruit & qui veut tout connoître;
Un Prince ami du bien, actif & généreux,
Qui, plus qu'eux éclairé, pourra fe paffer d'eux.

ALBERT.

Que me font leurs complots & leur haine cachée?
Je ne vois que l'amour dont mon ame eft touchée.
Montre-moi d'un ami l'augufte dévouement;
C'eft tout ce que de toi je veux en ce moment.
Ne cherche point fur-tout à me diftraire
D'une félicité qui paffe tous mes vœux:
Voir Agnes chaque jour, l'adorer & lui plaire,
Voilà l'unique efpoir de mon cœur amoureux.

ZENGER.

Agnes eft digne en tout d'un amour auffi tendre;
Ses graces, fa beauté, fa touchante vertu,
Sur-tout ce pouvoir inconnu,
Ce charme inexprimable, auquel il faut fe rendre,
Tout, aux yeux d'un ami, favorife vos nœuds.
Mais l'amitié qui nous unit tous deux
Veut que du moins je vous rappelle
Tout ce qu'un tel hymen entraînera de maux.
Quand Erneft, écoutant la bonté paternelle,
Adopteroit pour vous des principes nouveaux,
Penfez-vous qu'irrité par des confeils perfides,
Il pourra confentir à reconnoître Agnes?
La nature pour vous parlera fans fuccès;
Vos ennemis feront fes guides.

L'Allemage d'ailleurs, si fiere de ses droits,
Verra-t-elle sans résistance
Confondre, par une alliance,
Le sang d'un roturier & celui de ses Rois?
De tous côtés que de maux j'entrevois!
Pour cimenter ou rompre un pareil mariage
La Baviere verra le sang & le carnage
Inonder ses champs malheureux.

ALBERT.

Ah! Zinger, quelle affreuse image
Tu ne crains pas de mettre sous mes yeux!
Garde-toi de penser que quoi qu'un pere fasse,
Quoi que l'Empire entreprenne en ce jour,
Ce cœur, adouci par l'amour,
Ose afficher la révolte & l'audace.
Zenger, le Duché de Vohbourg
M'appartient du chef de ma mere:
Si je ne puis obtenir de mon pere
Qu'il approuve hautement les vœux que j'ai formés;
Et si par la Baviere Agnes est dédaignée,
Nous irons dans Vohbourg, l'un de l'autre charmés,
Jouir en paix d'un heureux hyménée.
Là je verrai du moins Agnes
Regner sur moi, sur mes sujets.
Je ne crois pas que l'on ose entreprendre
Jusque dans mes Etats de me donner des loix.
L'Allemagne & mon pere, alors maîtres du choix,
Me verront ou soumis, ou prêt à me défendre.

ZENGER.

Au Souverain j'ai dû montrer la vérité,
Et je l'ai fait sans réserve & sans crainte.
A mon ami montrant ma loyauté
Je pourrai maintenant m'expliquer sans contrainte.

Puisqu'enfin sans Agnes vous feriez malheureux,
Comme à vous je lui jure un dévouement fidele;
Vous me verrez plein d'audace & de zele
Verser mon sang, s'il le faut, pour tous deux.

ALBERT.

Un tel serment me touche & n'a rien qui m'étonne.

ZENGER.

Pour un ami si cher mon cœur reconnoissant
Peut-il trop faire en un pareil moment?
Mais s'il faut dans ce jour nous rendre à Ratisbonne,
Prince, le temps est précieux.

ALBERT.

Sans doute au même instant nous quitterons ces lieux.
Je vois venir ma femme avec son pere.
Ordonne tout pour notre prompt départ;
Laisse-moi préparer ce digne & bon vieillard
A partager le sort d'une fille si chere.

SCENE VI.

ALBERT, AGNES, COMS.

AGNES.

Ce Chevalier qu'Ernest a député vers vous,
Si j'en crois les discours que l'on me fait entendre,
Vous a dans Ratisbonne ordonné de vous rendre.
Faut-il nous séparer en des moments si doux?

A L B E R T.

Nous ne vivrons jamais éloignés l'un de l'autre ;
Ton pere & toi vous me fuivrez tous deux.

C O M S.

Non, Prince ; mon état differe trop du vôtre.
Mon humble afpect bleſſeroit tous les yeux :
Mes cheveux gris, ce front glacé par l'âge,
Ces mains dont le travail fut toujours le partage ;
Tout me mettroit en butte à la honte, au mépris.
J'ai trouvé le bonheur au fond de ma chaumiere :
Qu'obtiendrai-je de plus fous vos riches lambris ?
J'efpérois feulement qu'à mon heure derniere,
Ma fille fermeroit mes yeux appefantis :
Mais puifque le haut rang où votre hymen l'appelle,
Votre bonheur, le fien l'ordonnent autrement,
Qu'elle vous fuive au même inftant,
Je faurai bien me priver d'elle.

A L B E R T.

Pourquoi vous en priver ? D'un pere tel que vous
Penfez-vous donc qu'elle rougiffe ?

C O M S.

Non, ce feroit une injuftice.

A L B E R T.

Vous devenez le mien quand je fuis fon époux.

C O M S.

A tant d'honneurs je n'oferois prétendre.
Je dois refter ce que, malgré vos vœux,
Sans l'amour, fans Agnes, je ferois à vos yeux.

A G N E S (*à Coms.*)

Ah ! vous ne favez pas comme fon cœur eft tendre.

COMS.

Laisse-moi mon obscurité.
Puisses-tu n'avoir pas besoin d'y redescendre :
Ma chere enfant, contre l'adversité,
Reserve-toi du moins l'humble toît de ton pere.

ALBERT.

Vénérable vieillard, que vous touchez mon cœur!
Mais votre injuste crainte altere mon bonheur.
Vous semblez présumer qu'une fille si chere,
Quelque jour avec moi connoîtra le malheur.

COMS.

Du Tout-Puissant la bonté me rassure;
Il ne doit voir en moi qu'une intention pure.
Quand à mon Prince Agnes vient de jurer sa foi,
L'orgueil n'a point séduit ma vieillesse imprudente;
J'ai tout dit, tout tenté: s'il n'eût tenu qu'à moi
Ma fille resteroit ignorée & contente.
Mais vous l'avez voulu; j'ai dû vous obéir.
Puisse le Ciel, au gré de mon attente,
Serrer vos nœuds & les bénir!

ALBERT.

Pût-il n'être pas favorable
A l'innocence, à la vertu!

AGNES.

Notre serment qu'il a reçu
Du bonheur envers nous l'a rendu responsable.

COMS.

J'accepte un augure aussi doux.
Vas donc, ma chere Agnes; vas suivre ton époux.
Lorsque tu jouiras du rang qu'il te prépare,
Gardes-toi d'oublier l'état dont tu sortis.
De tes bienfaits ne sois jamais avare;
Que l'orgueil, la fierté de ton cœur soient banis;

Pour tous les malheureux fois une tendre mere ;
Et fouviens-toi quelquefois de ton pere.
Adieu.

AGNES.

Non, non.... Je ne fais quelle voix
(*à Alber.*)
Me dit que je l'entends pour la derniere fois.
Albert, mon cher Albert, daigneras-tu m'entendre?
Laiffe-moi demeurer près d'un pere fi tendre.
Il n'a que moi dans fes vieux ans :
Qu'ai-je befoin des honneurs & des rangs?
Ne fuis-je pas ta femme & ton amante?
Dans tes jours de loifir tu viendras près de nous ;
Embelli par l'efpoir & la plus chere attente,
Notre bonheur n'en fera que plus doux.

ALBERT.

J'aime à te voir écouter la nature ;
Mais fouffres que je te raffure :
Loin de ce digne pere à qui tu dois le jour,
Tu vivras, il eft vrai, pour l'époux qui t'adore ;
Mais penfe-tu que mon amour
Me fera négliger ce vieillard que j'honore?
Les bienfaits qu'il croit fuir par un noble refus
Pénétreront du moins fon afyle honorable ;
Ils iront le chercher, & fon front vénérable
Brillera d'un éclat digne de fes vertus.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théatre représente la Place de Ratisbonne, où se donne le Tournois. De tous côtés les maisons sont magnifiquement décorées : les armes des Chevaliers y sont suspendues. On voit dans l'enfoncement un amphithéatre pour le Duc, les Dames, les Etrangers & toute la Cour. Le jour ne fait encore que commencer : la Place est déserte.



SCENE PREMIERE.

GUNDELFING, deux Maréchaux du Tournois.

GUNDELFING.

AVANT que vous fassiez commencer le Tournois,
Maréchaux, écoutez l'ordre d'Ernest lui-même.
Albert, ce fils pour qui son amour est extrême,
De la Chevalerie a transgressé les loix.
Ernest vous enjoint par ma voix,
Lorsqu'il viendra joûter, de fermer la barriere.

Ier MARECHAL.

Aux yeux de l'Allemagne entiere

Il

Il sera donc déshonoré ?

2e MARECHAL.

Du Peuple Albert est adoré.

GUNDELFING.

Les ordres sont donnés, il ne peut être à craindre.

1er MARECHAL.

Quels griefs serviront de prétexte au refus ?

GUNDELFING (*lui donnant un papier.*)

Par ce decret d'Ernest ils vous seront connus.

2e MARECHAL.

Chevalier, je crains fort, s'il ne vous faut rien feindre,
Qu'un si sanglant affront n'entraîne bien des maux.
Aux yeux de la Baviere, Albert est un Héros,

GUNDELFING.

Ernest de ses desseins doit il vous rendre compte ?
L'obéissance la plus prompte
Est tout ce qu'en ce jour il exige de vous.
Mais du Tournois l'heure s'avance :
Donnez l'ordre, & songez que le Duc est jaloux
De vous voir à ses loix céder sans résistance.

SCENE II.

GUNDELFING, *seul.*

DÉTRUISONS l'ennemi de mon autorité,
Par lui j'ai déjà vu chanceler ma puissance :
S'il l'emporte sur moi, tout espoir m'est ôté.
Penses-tu donc que je balance ? . . .

Bientôt, Prince orgueilleux,
Tu paieras cher les mépris qu'en tous lieux
Tu montres contre moi sans garder de mesure.
Guidé par mes conseils, ton pere même ici
Avec éclat va punir aujourd'hui
Ton cœur superbe, & mon injure.
Il voudra vainement écouter la nature:
Ta fierté, ton orgueil, ton sang impétueux
Ne pourront supporter l'affront qu'on te destine;
Et tu vas, toi-même à mes yeux,
Devenir l'instrument de ta propre ruine.

SCENE III.

ALBERT, ZENGER, GUNDELFING.

ALBERT (*armé de toutes pieces; deux Pages portent sa lance & sa baniere.*)

J'AI dans ces murs devancé le Soleil.
Gundelfing, vous voyez si j'ai fait résistance?

GUNDELFING.

Votre pere étoit sûr de votre obéissance.

ALBERT.

Mais, Chevalier, vous sortiez du Conseil?
Quelle est l'affaire si pressante
Qui bien avant le jour y retenoit Ernest?
Je n'ai pu l'embrasser au gré de mon attente;
Puis-je savoir pourquoi mon aspect lui déplaît?

GUNDELFING.

Il a toujours pour vous les sentiments d'un pere.

ALBERT.

N'ai-je pas au Conseil quelqu'ennemi secret,
Qui, sachant se couvrir de l'ombre du mystere,
Chercheroit sourdement à me ravir son cœur ?

GUNDELFING.

Pourroit-on jusques-là pousser la perfidie ?
Vous, le soutien de la Patrie ;
Vous, de nos Chevaliers & l'exemple & l'honneur!
On vous admire & l'on vous aime
Dans tous les Ordres de l'Etat :
Personne au moins, plus que moi-même,
Ne fait de vos vertus apprécier l'éclat.

ALBERT.

Je sais pour moi jusqu'où va votre zele :
Mais répondez-moi sans détour ;
Je ne veux pas que dans ce jour,
A votre devoir infidele,
Vous m'alliez du Conseil révéler les secrets :
Mais ne pouvez-vous donc m'apprendre
A quel accueil je dois m'attendre?
De venir au Tournois je reçois l'ordre exprès :
J'accours, j'arrive en diligence;
Et lorsqu'après trois mois d'une cruelle absence
Je compte de mon pere embrasser les genoux,
Il se montre soigneux d'éviter ma présence.

GUNDELFING.

Il n'a fait qu'éloigner un moment aussi doux.

ALBERT.

Ainsi donc contre moi mon pere est sans courroux ?

GUNDELFING.

Peut-être que l'amour où votre cœur s'engage
Eleve dans le sien quelque léger nuage.

Il va se dissiper dans vos embrassements.
Au milieu de nos jeux brillants,
Votre front de lauriers va se couvrir encore.
Paré de votre gloire, & plus digne de lui,
Vous allez voir votre pere aujourd'hui.
Embrasser sans réserve un Prince qu'il adore.

ALBERT.

C'est-là tout mon espoir ; & mon plus grand plaisir
Est d'apprendre de vous, Gundelfing, de vous-même,
Qu'au Conseil tout le monde m'aime ;
Que je puis m'exempter du tourment de hair ;
Qu'aucun flatteur enfin & lâche & méprisable
N'éleve une barriere entre mon pere & moi.

GUNDELFING.

D'un tel excès qui croyez-vous capable ?

ALBERT.

J'écarte tout soupçon, je sens que je le doi ;
Car si j'en acquérois une entiere assurance,
Le traître, quel qu'il soit, en butte à ma vengeance,
Rencontreroit bientôt un juste châtiment....
Mais je m'oublie en ce moment.
Au loin déjà je crois entendre
La trompette donner le signal des combats.
En brave Chevalier ne vous verra-t-on pas
Dans la lice avec nous vous rendre ?

GUNDELFING.

Oui, Prince ; & bientôt sur vos pas
Vous me verrez au sentier de la gloire
Obtenir, ou du moins disputer la victoire.

SCENE IV.

ALBERT, ZENGER, un Page d'Albert.

ALBERT.

Je vais donc voir remplir tous les vœux de mon cœur.
Objet de ma juste fureur,
C'est toi que poursuivra mon bras & ma vaillance:
Perfide! c'est à toi que je vais m'attacher.
Par ta défaite enfin je vais tâcher
De satisfaire une juste vengeance.
Zenger, que fait Agnes? est-elle en sûreté?

ZENGER.

Je réponds d'elle sur ma tête.

ALBERT.

Vas lui rendre l'espoir & la tranquillité.
A me rejoindre ici qu'elle se tienne prête.

ZENGER.

C'est l'exposer à des dangers certains.

ALBERT.

Cher ami, mon droit me rassure:
Crois-tu qu'on chercheroit à l'ôter de mes mains?

ZENGER.

Oui, je crains tout, on m'évite, on murmure;
Enfin d'un complot odieux
Chaque front inquiet semble rougir d'avance.

ALBERT.

Contre Agnes, contre moi, penses-tu qu'en ces lieux
On veuille user de violence?

Dans un Tournois ces nobles Chevaliers,
Par une trahison flétriroient leurs lauriers.
Tu verrois tous les bras seconder mon courage....
Mais plutôt détournons cette cruelle image.
Mon pere m'a toujours chéri.
Lorsqu'au sortir de la Barriere
Il me verra couvert d'une noble poussiere;
Quand des travaux dignes de lui
M'ouvriront le chemin de son cœur attendri,
Pourra t-il rejetter mon ardente priere?
Il me verra tomber à ses genoux.
Agnes en pleurs, Agnes pâle & tremblante,
Viendra me seconder de sa voix si touchante.
Nous refusera-t-il l'heureux titre d'époux?

ZENGER.

Puisse une injuste crainte avoir trompé mon zele.

ALBERT.

Qu'Agnes soit prête à paroître au besoin:
Quand il le faudra j'aurai soin
Que tu sois averti.

ZENGER.

Je retourne près d'elle.
(*Entendant les trompettes & les fanfares.*)
On vient. A tout événement
Avec le vôtre on répandra mon sang.
(*Ils s'embrassent & sortent par un côté opposé.*)



SCENE V.

LE TOURNOIS.

Les Maréchaux précedent une troupe de Sold... auxquels ils donnent les ordres néceſſaires; après quoi ils ſe rangent près des barrieres. Le Peuple entre en foule & entoure la place. Marche des Chevaliers armés de toutes pieces : chacun eſt précédé d'un Ecuyer portant ſa lance, & d'un Page portant ſa baniere ; les couleurs en ſont variées, & elles ſont ornées des chiffres de leurs Maîtreſſes. Ils ſe rangent des deux côtés.

Erneſt s'avance avec ſa Cour & va prendre place ſur l'amphithéatre. Les Dames, les Courtiſans prennent place auprès de lui.

Dans le fond du théatre les Juges d'armes vont prendre l'ordre du Duc & le portent aux Maréchaux qui donnent le ſignal.

ERNEST, ALBERT, GUNDELFING, Chevaliers, Courtiſans, Peuples & Maréchaux.

1er MARECHAL (*fermant la barriere à Albert qui ſe préſente.*)

VOUS ne joûterez pas, la barriere eſt fermée
Pour Albert, Comte de Vohbourg.

ALBERT (*furieux.*)

Méconnoissez-vous donc votre Prince en ce jour ?

2e MARECHAL.

La loi des Chevaliers vous refuse l'entrée,
Ou vous justifierez vous-même aux yeux de tous. . . .

ALBERT.

De quoi veut-on que je me justifie?

1er MARECHAL.

D'avoir, dans un repos trop indigne de vous,
Mené, depuis trois mois, une honteuse vie.
Et même on veut qu'épris de passion,
Pour une fille avilie & sans nom,
Vous ayez résolu d'en faire votre femme.

ALBERT.

On ose m'accuser d'un indigne repos ! . . .
Dieu du ciel retenez le courroux qui m'enflamme! . . .
La Baviere est tranquille, & c'est par mes travaux,
De tous ses ennemis mon bras l'a délivrée:
Les champs d'Alling sont couverts de mon sang,
Et je ne puis goûter, sans sortir de mon rang,
Les douceurs d'une paix que j'ai seule procurée ?
Celle qu'on ne craint pas d'insulter à mes yeux
Est une fille aimable & vertueuse,
Digne de mes plus tendres vœux.
Depuis quand, Chevaliers, une ame généreuse
Ne peut-elle goûter les douceurs de l'amour ?
Qui de vous, en aimant, se croit digne de honte,
Et de mes actions ose demander compte?
Quel est le lâche enfin qui m'accuse en ce jour ?

Qu'il entre ! ... Maréchaux, ouvrez-nous la barriere ?

Ier MARECHAL.

Nous ne le pouvons pas.

ALBERT (*mettant sa lance en arrêt.*)

Obéis, téméraire,

Ou ma lance à l'instant. ...

Plusieurs Chevaliers (*se précipitant entr'eux.*)

Contre les Maréchaux !

ALBERT (*remettant sa lance à un de ses Ecuyers, & tirant son épée.*)

Contre tous ceux qui veulent les défendre.

2e MARECHAL.

Aux regles du Tournois, Seigneur, il faut vous rendre.
Ne vous exposez point à des malheurs nouveaux.
Calmez sur-tout votre ame détrompée,
Et ne pensez qu'à vous justifier.

ALBERT.

Sans doute ; comme un brave & digne Chevalier :
Avec mon bras & mon épée ;
Pas autrement.

ERNEST (*s'avance.*)

Eh bien ! vois ton accusateur.
C'est moi, c'est ton pere lui-même.
Satisfais la Baviere & défends ton honneur.

ALBERT (*remettant son épée dans le fourreau.*)

Vous désarmez ma rage extrême....,
Mon pere ! se peut-il ? ... vous me déshonorez !
Aux yeux de nos sujets, de l'Allemagne entiere.

ERNEST.

Oui, dans l'instant vous vous justifierez,
Ou vous quitterez la Barriere.
Comme Duc, comme pere & Juge du Tournois,
Je l'entends, je le veux ; songes que tu le dois.

La Nobleſſe Allemande & toute la Baviere
Vont prononcer & juger de ton choix,
Aucun fléau n'afflige la Patrie;
Chevaliers : graces au Ciel, la Baviere eſt en paix.
Nul ennemi n'opprime mes ſujets ;
Mais la honte & l'ignominie
Des Vittelſpach menace la maiſon ;
Albert, mon fils, l'héritier de mon nom,
Ce Héros dont vos cœurs admiroient la vaillance,
De la Baviere enfin la plus chere eſpérance,
On l'a vu, maîtriſé par un coupable amour,
Sans armes, déguiſé, plongé dans la molleſſe,
A l'objet le plus vil prodiguer ſa tendreſſe.
Depuis trois mois tout le Peuple d'Ausbourg
A pu voir l'héritier du trône de Baviere
Préférer à ma Cour une ſimple chaumiere.
Si j'en crois même un bruit trop répandu,
Il parle d'épouſer cette fille coupable ! ...
Fils déloyal, Chevalier ſans vertu,
De cette indignité, réponds, eſt-tu coupable ?

ALBERT (*parle bas à un Chevalier de ſa ſuite qui ſort auſſi-tôt.*)

Je ne joûterai pas, le Tournois eſt rompu.
Vous, Ecuyer, briſez ma lance :
Je jure éternelle vengeance
A quiconque oſera joûter !
Maintenant à vos pieds je pourrai me jetter,
Mon pere & mon Seigneur ! ... Je ſuis toujours le même.
Vous ſeul avez changé pour un fils qui vous aime.
Des campagnes d'Alling ne vous ſouvient-il plus ?
Les Bohémiens, les Uſſites vaincus,

Deux fois par leur défaite ont signalé mes armes:
Si la Patrie est exempte d'alarmes,
Si vos voisins jaloux respectent vos Etats,
Vous le devez aux efforts de mon bras.
Manque-t-il donc à ce fils qu'on outrage
Un seul des traits que vous lui connoissez ?
Ouvrez-moi la barriere & vous verrez assez
Si j'ai toujours mon bras & mon courage.
Cependant par votre ordre on flétrit mon honneur.
On ne veut pas que j'aie un cœur sensible.
Hélas ! si vous voyiez l'objet de mon ardeur
Vous cesseriez d'être inflexible.
Les graces, la beauté sont ses moindres attraits ;
La paix de l'innocence embellit tous ses traits.
Un rayon de l'aurore est moins pur que son ame.
Fidele à la vertu, mais sensible à l'amour,
Son front rougit, son œil s'enflamme ;
Et sa candeur naïve est son plus bel atour.
Tel est l'objet de ma tendresse.
Si dans un vil repos consumant ma jeunesse ;
Que dis-je ? si cédant à de coupables feux,
Et bravant sans remords l'honneur & la décence,
J'avois d'un jeune objet corrompu l'innocence,
Je verrois approuver & prévenir mes vœux.
Mon crime est de sentir un amour vertueux :
C'est pour cela que, ternissant ma gloire,
Vous me fermez le champ de la victoire?

ERNEST.

Téméraire, rougis, & ne réplique pas.
Celle dans qui tu trouves tant d'appas
Est ton épouse ou bien une femme avilie.
Dans tous les cas ta vertu s'est trahie.

Il faut y renoncer, il te faut l'oublier,
Ou je t'exclus du rang de Chevalier.

ALBERT.

Voyez ce qu'on veut que j'oublie ?



SCENE VI.

Tous les Acteurs précédents, AGNES, ZENGER, Femmes d'Agnes.

ALBERT (*présentant Agnes qui se soutient à peine.*)

DANS cet objet charmant j'ai mis tout mon bonheur,
Avant de me l'ôter qu'on m'ôte au moins la vie.
Calmez, ma chere Agnes, le trouble de ton cœur:
Viens avec moi tomber aux genoux de mon pere.
Seigneur, vous la voyez, cette amante si chere.
Suis-je encor coupable à vos yeux ?

AGNES.

Dans vos regards, Seigneur, je vois que ma présence
Et vous alarme & vous offense.
Ne croyez pas que j'apporte en ces lieux
Une orgueilleuse & coupable espérance:
Si je suis criminelle en aimant votre fils;
Hélas! si c'est un crime aux regards de son pere,
D'adorer ce Héros, d'en sentir tout le prix,
J'ai mérité votre colere.
Mais je rejette un rang trop au-dessus de moi.
Albert sait que de lui je ne veux que lui-même.
De me rendre à mon pere imposez-lui la loi.
Prince, ne craignez pas que ma tendresse extrême

S'altere un jour par votre éloignement;
Ce cœur moins heureux, mais content,
Mais toujours plein de ce qu'il aime,
A votre souvenir saura borner ses vœux.

ERNEST.

Vos sentiments nobles & généreux,
A sa témérité servent du moins d'excuse:
Je le vois bien, c'est lui seul qui s'abuse.
Ne soyez point vertueuse à demi.
Employez en ce jour votre pouvoir sur lui,
Pour le rendre à sa gloire, à son rang, à son pere,
Je pourrai de son choix m'applaudir à ce prix.
Et vous, dans qui j'ai peine à retrouver mon fils,
Etouffez pour jamais un amour téméraire.

ALBERT.

Un effort si pénible est-il en mon pouvoir?
Demandez-moi mon sang, disposez de ma vie,
Sans balancer je ferai mon devoir.
Mais vouloir que par moi mon Agnes soit trahie....

ERNEST.

L'amour est-il donc tout pour toi,
Et ton cœur n'est-il plus sensible à la nature?

ALBERT.

Que dites-vous! ah mon pere! je jure!....

ERNEST.

Albert! mon fils! regarde moi,
Vois des ans sur mon front l'irréparable outrage;
Mes rides, mes cheveux blanchis par mon grand âge
Annoncent que ma tombe est prête à s'entr'ouvrir.
Ne m'y fais point descendre avec ignominie.
Par toi verrai-je donc flétrir
Le nom d'Ernest, la gloire de ma vie?
Respecte soixante ans de travaux & d'honneur.

ALBERT.

Grands Dieux! Quelle épreuve cruelle!
Souffrez. . . . .

ERNEST.

Point de détour, point d'excuſe nouvelle,
N'ai-je donc pas trouvé le chemin de ton cœur?

ALBERT.

En ce moment, ſi j'oſois tout vous dire!....
Voyez-moi, voyez-la tomber à vos genoux.

ERNEST.

(*à Albert.*) (*à Agnes.*)
Non, non, leve-toi..... Levez-vous.
Comme pere, ſur toi, ſi je n'ai plus d'empire,
Ingrat! le Duc ſeul va parler....

AGNES.

Ah! Seigneur, de quels traits je me ſens accabler!
C'eſt moi qui dois être punie.
Cher Prince, hélas! Montrez-vous plus ſoumis:
Et vous ſon pere, & vous, diſpoſez de ma vie.

ERNEST.

Renonce à ton amour.

ALBERT.

Quoi, mon pere!...

ERNEST.

Obéis!

GUNDELFING, pluſieurs Chevaliers.

Renoncez!
(*Il s'éleve un grand tumulte; Gundelfing paroît exciter les Chevaliers des yeux & de la main.*)

ALBERT.

Renoncer! ..... Quels cris viens-je d'entendre!
(*Il remet Agnes à Zenger.*)
Aux armes, Chevaliers, je ſuis prêt à défendre

Et mon Agnes & mon honneur!....
Odieux Gundelfing, c'est toi que je défie:
Malgré tes noirs replis, j'ai su lire en ton cœur;
Viens recevoir la mort où m'arracher la vie.

ERNEST (*mettant son épée entr'eux*)

Téméraire! où t'emporte une aveugle fureur?
Je te trouve à la fois, dans ce moment d'horreur,
Chevalier discourtois, sujet lâche & rebelle,
Enfant dénaturé!.... C'en est trop mille fois.
Je n'aurai plus de fils, va, je te déshonore.

(*Il le frappe de son épée.*)

ALBERT.

O désespoir! ô rage!..... & je respire encore!....

ERNEST (*en montrant Agnes.*)

Et vous, Soldats, accourez à ma voix,
Emparez-vous de cet objet coupable.

ALBERT (*s'élance vers Agnes qu'il prend d'une main, & menace de l'autre tous ceux qui voudront approcher.*)

Arrêtez! je frémis! non, je n'ai pas de choix!.....
Verrez-vous sans pitié le destin qui m'accable?
Amis, qui m'avez vu dans les champs de l'honneur,
Chaque jour exposer ma vie,
Pour vous défendre & venger la Patrie,
Approchez-vous de moi, secondez ma valeur.

(*Un grand nombre de Chevaliers se rangent du côté d'Albert.*)

Et vous, qui renoncez aux sentiments d'un pere,
Dont l'aspect toujours cher retient seul ma colere,
Qui donnez contre un fils le signal des combats,
Je vous prends à témoins, j'atteste la patrie,
Qu'une juste défense arme aujourd'hui mon bras,
Que de votre cœur seul la nature est bannie,

Et qu'en ce jour affreux vous répondrez, Seigneur;
Du ſang qui va couler pour venger mon honneur.

Albert ſort, ſuivi de la plus grande partie du Peuple & des Chevaliers.

SCENE VII.

ERNEST, GUNDELFING, GASPARD DE TORRING, quelques Chevaliers reſtés du parti du Duc, Soldats.

ERNEST (*accablé.*)

O vous, dont j'ai ſuivi le conſeil trop ſévere,
Qui près de moi reſtez dans le devoir;
Eſt-ce là cet Albert, mon fils, mon ſeul eſpoir? ...
O ciel! inſpire-moi ce qu'ici je dois faire!

GUNDELFING.

Vengez-vous, puniſſez un fils audacieux.

ERNEST.

A cet outrage, hélas! je ne pourrai ſurvivre.
Que mes Soldats ſoient tous prêts à me ſuivre.

TORRING.

Il faut prendre un parti qui ſoit moins dangereux.
Par cet affront public, porté trop loin, ſans doute,
Vous avez ſatisfait à votre autorité;
Il faut, Seigneur, que votre cœur écoute
Un conſeil plus prudent, & par l'honneur dicté.
La force & la rigueur deviendront inutiles:
N'allumons pas le feu des diſcordes civiles.

Il

Il faut en convenir, fidele à la vertu,
Votre fils n'aime pas en homme corrompu.
Il est chéri de toute la Baviere.
Gardez-vous d'irriter cette ame grande & fiere,
Qui se verroit contrainte à venger en ce jour
Et son honneur & son amour.

GUNDELFING.

Ainsi vous voudriez qu'Ernest allât lui-même
Au-devant d'un fils révolté?
Ne faut-il pas aussi que dans sa honte extrême
Il subisse l'arrêt qu'Albert aura dicté?

TORRING.

S'il est souvent permis, & même indispensable,
De pardonner une action coupable,
De demander la paix à l'ennemi qu'on hait,
Qu'a de déshonorant pour l'Etat, pour Ernest,
Pour un pere sensible & tendre,
Cette réunion avec son successeur?
C'est-là ce que de vous la Baviere ose attendre.
Ne vous y trompez pas, Seigneur,
La douceur, Gundelfing, est ici nécessaire.
Vous irritez le Duc, moi je conseille un pere.

GUNDELFING.

Pensez-vous donc aussi que d'un regard content
L'Etat verroit Albert prendre Agnes pour Epouse?
De l'honneur de ses Ducs la Baviere est jalouse.
Il faut qu'Albert d'Agnes se sépare à l'instant.

TORRING.

C'est demander ce qu'il ne peut plus faire.
Peut-être a-t-on trop exigé de lui.
Un pere, un Souverain qui veut être obéi
Ne doit pas rendre nécessaire

La révolte & l'oubli de son autorité.

ERNEST.

Je comprends, Chevaliers, le parti qu'il faut prendre.
Je dois venger ma dignité
Sans cesser d'être un pere tendre.
Disposez, Gundelfing, mes troupes au combat,
Et courons à Vohbourg soumettre un fils ingrat.
Mais avant tout, Torring, vous le verrez vous-même
De la part de celui qu'il outrage & qui l'aime.
Du haut de ses remparts, près d'être renversés,
Faites-lui voir son Duc, armé pour la vengeance,
Ou son pere oubliant tous les affronts passés.
Qu'il cede, qu'il rejette un amour qui m'offense:
J'oublierai tout s'il est soumis.
Allez, brave Torring, & rendez-moi mon fils;
Ce fils si cher, l'appui de ma vieillesse;
Ce fils si digne en tout de ma vive tendresse.
Ne dissimulez rien, ni les vœux, ni les pleurs
Qui coulent de ces yeux privés de sa présence;
Mais si vous ne pouvez vaincre sa résistance,
Montrez-lui mes drapeaux vengeurs;
Dites-lui que d'un Juge ardent à le poursuivre
Le bras à chaque instant sera levé sur lui;
Et que pour ne plus voir en moi son ennemi,
Il doit m'ôter le jour ou bien cesser de vivre.

Fin du second Acte.



ACTE III.

La scene est dans le Château de Vohbourg, appartenant à Albert.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, AGNES, ZENGER, Chevaliers, Femmes d'Agnes & Soldats.

(*Ils sont tous couverts de leurs armes. Albert tient Agnes par la main & la conduit à un fauteuil.*)

ALBERT.

Mes braves compagnons, généreux Bavarois,
Ce n'étoit point assez de gagner cet asyle,
Nos ennemis pensent qu'il est facile
De venir jusqu'ici nous soumettre à leurs loix.
Aux pieds de ce Château leurs armes menaçantes
Brillent déjà d'un éclat destructeur.
Amis, pour les rendre impuissantes,
Opposons la bravoure à leur vaine fureur.
Allez au poste où chacun doit se rendre;
Chevaliers, protegez Agnes & son honneur;
Vous verrez de quel bras je saurai la défendre.
Disposez sur nos murs mes vassaux aux combats:
Allez, brave Zenger, je m'y rends sur vos pas.

SCENE II.

AGNES, ALBERT.

ALBERT.

REVIENS, ma chere Agnes, de ta frayeur extrême;
Tu vas connoître Albert les armes à la main;
Tu vas voir si je t'aime..

AGNES.

Dans ces moments affreux te supplirai-je en vain.
Entre Ernest & son fils que l'amitié renaisse.

ALBERT.

Il veut m'ôter l'objet de ma vive tendresse.

AGNES.

Ainsi donc notre amour sera notre malheur.

ALBERT.

Ce n'est pas lui, l'amour conduit seul au bonheur.

AGNES.

Sur le compte du Duc ta valeur me rassure;
Mais je crains tout pour mon époux!
Mes liens seront-ils plus doux,
Lorsqu'oubliant la voix de la nature,
Tu briseras le nœud sacré
Qui t'unit aux destins d'un pere révéré?
Revenu des transports d'une fureur extrême,
Hélas! verras-tu sans regrets
Notre lit nuptial teint du sang des sujets?

Vainqueur & Duc resteras-tu le même?
Crois-moi, crois-moi, mon cher Albert,
C'est acheter beaucoup trop cher
Les plaisirs d'un doux hyménée,
Et le cœur d'une infortunée.
Mon aspect te fera frémir
Quand je serai le prix d'un parricide.

ALBERT.

Moi, parricide!... Agnes!... puis-je le devenir,
Quand ma seule vertu me guide?

AGNES.

Sans pompe, sans couronne, & sur-tout désarmé,
Emmene Agnes dans de plus doux asyles:
Amants heureux, époux tranquilles,
Allons goûter en paix la douceur d'être aimé,
Attendre dans le sein d'un amour fortuné
Que la Baviere & la Couronne
En toi viennent chercher un héritier du trône.

ALBERT.

Fuir le trône, où je peux auprès de moi t'asseoir!
Moi fuir, quand je peux vaincre; & quitter la Baviere,
Oublier tous les droits d'une épouse si chere!
D'un amour généreux je fais mieux le devoir.

AGNES.

Les devoirs de l'amour, faut-il donc te l'apprendre,
Ne sont que l'amour même & la fidélité.
Quand je serai Duchesse aurai-je un cœur plus tendre?

ALBERT.

Cesse de mettre un frein à mon cœur irrité.

AGNES.

Tu ne peux te venger qu'en offençant un pere.
Partons, si ton Agnes t'est chere,

Soyons heureux sans répandre le sang.

ALBERT.

Ma digne épouse, au nom de ma tendresse,
Ne me prescris donc plus une indigne foiblesse.
Sur ce cœur éperdu ton empire est trop grand,
Je sens qu'il céderoit....

SCENE III.

ALBERT, AGNES, ZENGER.

ZENGER.

Seigneur, au même instant
Un Chevalier arrive & demande audience.

ALBERT.

Si c'est encore Gundelfing
Qu'on m'épargne, Zenger, l'horreur de sa présence!

ZENGER.

Calmez-vous, cher ami, c'est le brave Torring.
Votre pere, avant tout, vous prescrit de l'entendre.

ALBERT.

Un pareil choix du moins est digne de nous deux.
Torring dans tous les temps s'est montré vertueux.

ZENGER.

De soupçons cependant j'ai peine à me défendre.
Je crains quelques lâches complots.
Il est accompagné d'une suite nombreuse.

ALBERT.

Cesse de redouter une trame odieuse.
Mon pere est généreux, Torring est un Héros,

AGNES.

Confens à tout, rends ton pere propice:
Tu fais que je verrois combler tous mes fouhaits,
Si j'avois à te faire un plus grand facrifice.
Que mon fang, cher époux, foit le fceau de la paix,
Pourvu que la nature enfin vous réuniffe.

SCENE IV.

TORRING, ALBERT.

ALBERT.

Quoi! noble Chevalier, vous ne rougiffez pas
De venir me trouver, lorfque jufqu'au trépas,
D'après les loix de la Chevalerie,
Au fein du déshonneur je dois traîner ma vie.

TORRING.

De Seefeld, où je vis dans un heureux loifir,
J'apprends qu'à Ratisbonne un Tournois va s'ouvrir.
J'y vole dans l'efpoir du plus noble plaifir,
Avec mon frere, hélas! dont la jeune vaillance
Pour la premiere fois devoit rompre une lance.
Mais avant tout, à ce frere fi cher,
Je fis entendre ce langage:
Il eft temps qu'à la fin tu montres ton courage;
Tu vas voir notre Prince Albert,
La fleur des Chevaliers, l'honneur de la Baviere.
Peut-être il daignera, pour honorer ton frere,
Defcendre dans la lice & combattre avec toi.
Mérites cet honneur, & fois digne de moi.

Pour élever son cœur & flatter son audace,
Voilà ce que je lui disois....
Mais qu'ai-je vu, Seigneur, à ce Tournois?

ALBERT.

Un Prince qu'on outrage, un fils dans la disgrace,
Un Chevalier déshonoré.

TORRING.

Pour quel motif?

ALBERT.

Hélas! parce qu'il aime.

TORRING.

Mais qui donc aime-t-il?

ALBERT.

Celle que le Ciel même
Lui destinoit sans doute. Un objet adoré
Digne à jamais de toute sa tendresse,
Qu'un préjugé coupable en vain voudroit flétrir,
Que contre l'Univers je défendrai sans cesse,
Et pour qui, s'il le faut, on me verra mourir.

TORRING.

Je reconnois Albert, sa fierté, son courage;
Mais des flatteurs j'abhorre le langage,
Et je vous dois la vérité.
Pour un moment oubliez votre outrage
Et les préventions d'un esprit irrité.
Ces loix dont vos aïeux ont reçu leur puissance,
Dont l'Empire Allemand hérita des Teutons,
Qui réglerent les rangs, les mœurs, les passions,
Et du Peuple asservi, fait pour l'obéissance,

Clafferent les divers Etats,
Peuvent-elles pour vous n'être point refpectables ?
Cher Prince, ne fentez-vous pas
Qu'à ces loix de nos rangs nous fommes redevables ?
Sans l'inégalité, fans la nobleffe enfin
Que deviendroient l'Empire & la Chevalerie ?
Et vous, un Wittelfpach, un Prince fouverain......
Souffrez que je rappelle à votre ame éblouie
Quels rifques vous courez en ofant oublier
Ces loix qui vous ont fait & Duc & Chevalier.
Je fais qu'Agnes eft belle & vertueufe.
Je fens combien une ame généreufe
Eft prête à recevoir la douce impreffion
D'un amour dont l'honneur fait une paffion ;
Mais fuffit-il qu'Agnes foit belle,
Et que vous en foyez épris ?
Mais vos Sujets doivent-ils voir en elle
Leur Souveraine, & leurs Ducs dans fes fils ?
Quand même enfin, pardonnez à mon zele,
Les loix feroient nulles pour vous,
Ne vous refte-t-il plus un cœur pour votre pere ?
Ce pere que menace une indigne colere,
Qui dût de vous attendre un fentiment plus doux !
Ferez-vous donc le malheur de fa vie,
Où ferez-vous defcendre avec ignominie,
Ses cheveux blancs dans le tombeau ?

ALBERT.

Eh quoi ! Torring !

TORRING.

Vos yeux font couverts d'un bandeau.
Ne vous refte-t-il plus un cœur pour la Patrie ?

Vous voulez la couvrir de carnage & de deuil,
Pour suivre un goût aveugle & venger votre orgueil.
Ne la tenez-vous pas des droits de la naissance?
Pourquoi la conquérir les armes à la main?
Etoit-ce donc pour déchirer son sein
Que vous avez jadis entrepris sa défense?
Quand par vous la Baviere, échappée à la mort,
Vous déféra, dans son juste transport,
Les noms de vengeur & de pere,
Pensoit-elle qu'un jour, foulant aux pieds ses droits,
Ardent à satisfaire une injuste colere,
Vous voudriez détruire elle & ses loix?
Quoi! les braves Guerriers dont le noble courage,
Sous vos drapeaux vainqueurs ont versé tant de sang
Pour conserver votre héritage,
Les verrons-nous, guidés par un fils imprudent,
A la révolte, au meurtre, en bourreaux sanguinaires;
Enfin pour posséder la fille d'un Bourgeois
Ferez-vous donc couler le sang des Bavarois
Sur les tombeaux de leurs malheureux peres? . . .
Pardonnez-moi le feu de mes expressions.
La vérité n'a qu'un langage.
Je sens mon cœur brûler du feu des passions,
Je sens élever mon courage
Lorsqu'il s'agit de sauver mon pays.
Oui, la cause d'Ernest est juste & glorieuse:
Tout sera réparé, votre ame est vertueuse;
Et votre pere enfin va retrouver son fils.

ALBERT.

Dans Ratisbonne, hélas! aurois-je dû me rendre?
C'en est fait, je n'ai plus que deux partis à prendre.

TORRING.

Le crime ou le devoir: la honte ou bien l'honneur.

ALBERT.

Il faut plier les loix aux désirs de mon cœur,
Ou je renonce à la couronne.

TORRING.

Pour une fille ainsi vous échangez le trône ?

ALBERT.

Ah! Chevalier, connoissez donc mon sort.
A la face du Ciel cette fille est ma femme.

TORRING (*voulant sortir.*)

Cher Prince ! quel malheur!... Souffrez....

ALBERT.

Un mot encor.
Voyez, brave Torring, le trouble de mon ame.

TORRING.

Ne retardez plus mon départ.
Adieu !.., je vois, hélas! que j'ai parlé trop tard.
Laissez-moi regagner ma retraite chérie.
Je vous plains.

ALBERT.

Dites donc que vous me méprisez.

TORRING.

Oui, si vous déclarez la guerre à la Patrie,
Et contre un pere enfin si vous vous révoltez.

ALBERT.

Vous me mépriseriez? ... Et si j'étois parjure,
Si je déshonorois la vertu la plus pure ;
Justement irrité par un affront sanglant,
Si lâchement j'oubliois cette offense ;
Jouet d'un Ministre insolent,
Si j'exposois à sa vengeance

Les braves Chevaliers qui vengent mon honneur ;
Enfin ſi j'étouffois dans le fond de mon cœur
Ce que je dois à l'innocence,
L'honneur, la ſenſibilité,
L'amour & la fidélité,
Je ferois un Héros, un Prince magnanime,
Et je pourrois alors compter ſur votre eſtime....
Des Princes ſi tels ſont les devoirs & l'honneur,
Je les rejette avec horreur.

TORRING.

Songez que je puis plaindre un amour excuſable ;
Mais qu'un aveuglement coupable....

ALBERT.

Oh ! digne Chevalier, ne vous irritez pas,
Et dites-moi quel parti je dois prendre.

TORRING.

A votre pere il faut vous rendre.

ALBERT.

Me ſoumettre à mon pere !... Et mon Agnes, hélas !
Quelle ſeroit ſa deſtinée ?

TORRING.

De garder près de vous le droit de l'hyménée ;
Mais ſans être Ducheſſe, & ſans jamais pouvoir
Donner des Souverains au trône de Baviere.

ALBERT.

Elle me reſteroit !... Ah ! trop heureux eſpoir !
Puis-je vous accorder ma confiance entiere ?

TORRING.

Sans doute. Allez embraſſer votre pere,

Et congédiez vos Soldats.
Venez l'aider à régir ses Etats
Plutôt que de vouloir écraser la Patrie.
Il vous rendra l'honneur, vous lui rendrez la vie.

ALBERT.

Quand j'aurai désarmé mon bras,
Si, profitant de ma foiblesse extrême....

TORRING.

Tous ceux que le devoir a fait vos ennemis
Redeviendroient à l'instant même
Vos défenseurs & vos amis.

ALBERT.

Me ferez-vous garant de toute sa tendresse ?
Et que je serai Duc sans cesser d'être époux ?

TORRING.

Oui : tant qu'Agnes, digne de vous,
Cessera de prétendre au titre de Duchesse.

ALBERT.

Jusque-là mon Agnes ne porte point ses vœux....
Mais mes enfants ? .... Eh bien, ils seront plus heureux
De naître loin du rang suprême.
Embrassez-moi, Torring, je cede à mon devoir.
Retournez vers Ernest, & dites-lui vous-même
Combien je brûle de le voir.



SCENE V.

ALBERT, AGNES, TORRING, ZENGER, Femmes d'Agnes, Soldats, quelques Soldats de la ſuite de Torring enchaînés.

AGNES (*courant avec précipitation dans les bras d'Albert.*)

PROTEGE-MOI! défends-moi de leur rage!
Mon cher Albert!

ALBERT.

Que vient-il d'arriver?

ZENGER (*montrant Torring.*)

De ce traître il faut s'aſſurer.

ALBERT.

Qu'entends-je?... Vous, Torring!...

TORRING.

Souffrez-vous qu'on m'outrage?
Prince, eſt-ce ainſi que vous ſuivez l'honneur?
Zenger, expliquez-vous, parlez avec candeur.

ALBERT.

Quel eſt, ma chere Agnes, le trouble qui t'accable?
Pourquoi ces priſonniers, ces fers, cette terreur?

ZENGER.

Vous frémirez d'un complot ſi coupable.
Tandis que ſur la foi due à ce Chevalier,

Eſpérant tout d'une telle entrevue,
Nous attendions quelle en feroit l'iſſue,
J'entends ſur les remparts nos Soldats s'écrier.
J'accours : je vois qu'au nord une attaque s'apprête ;
J'y vole, & l'ennemi, ſe voyant prévenu,
Ne ſonge plus qu'à la retraite.
De cette fauſſe alarme à peine revenu,
Un de nos Soldats hors d'haleine,
Vient m'avertir que l'ennemi
Eſt tout prêt à forcer la porte du midi ;
Que ſans un prompt ſecours notre perte eſt certaine.
Sans aucun retard je m'y rends
Avec l'élite de nos gens....
Comment vous peindre ma ſurpriſe !
Je vois les ſcélérats amenés par Torring,
Des ennemis guidés par Gundelfing,
Seconder à grands cris l'odieuſe entrepriſe :
Je vois au milieu d'eux l'infortunée Agnes,
Prête d'être en ſes mains remiſe.
J'entends ſes cris & ſes touchants regrets.
Indigné, furieux, je m'élance avec rage.
Nos Chevaliers, ſecondent mon courage,
Et les traîtres par nous bientôt enveloppés
Dans leur coupable ſang lavent leur perfidie.
En voici quelques-uns à la mort échappés.

(*Albert lui fait ſigne de les renvoyer.*)

TORRING.

Si de Torring vous connoiſſez la vie,
Le ſoupçonnerez-vous, Seigneur,
Par un ſi vil complot d'avoir trahi l'honneur ?

ALBERT.

Non, non : de Gundelfing je reconnois la haine.
Mais que croire d'Ernest & de sa bonne foi ?
Sans l'aveu de mon pere a-t-on pu contre moi
Tenter un tel projet ?

TORRING.

Mon ame est incertaine ;
Je ne sais ce qu'il faut penser.
Mais près d'Ernest je ne puis repasser
Tandis que vous aurez la moindre incertitude
Sur l'auteur d'un pareil complot.

ALBERT.

Non, Chevalier, retournez au plutôt ;
Mon cœur sur votre compte est sans inquiétude :
Mais vous comprenez sûrement
Qu'après un tel événement,
Ou mon pere en ce jour a voulu me surprendre,
Et je sais à quel point je dois compter sur lui :
Ou Gundelfing lui seul m'a lâchement trahi.
Eh bien ! qu'on me le livre, on ne peut s'en défendre.
Point de milieu ; pour gage de la paix
Que ce vil ennemi soit mis en ma puissance.
Allez instruire Ernest que son sang désormais
Peut seul de nos deux cœurs sceller l'intelligence.

TORRING.

Pensez-vous l'obtenir ? Je ne vous cache pas
Que mon retour sera le signal des combats.
L'ordre est donné : le Duc veut que l'assaut commence
Si-tôt qu'on me verra sortir de vos remparts.

ALBERT.

Eh bien ! de la fortune essayons les hazards.

Vous

Vous avez vu mon cœur, vous me rendrez justice.
Entre mon pere & moi vous pourrez prononcer,
Il répondra lui seul du sang qu'on va verser,
Puisque lui seul connoît la haine & l'artifice.

TORRING.

Après avoir ainsi compromis mon honneur
Votre pere de moi ne doit plus rien attendre.
Si ce n'étoit un crime, hélas! de vous défendre
Moi-même ici pour vous je combattrois, Seigneur.



SCENE VI.

ALBERT, AGNES.

AGNES.

NOTRE unique ressource est dans l'obéissance :
Cédons, mon cher Albert.

ALBERT.

Compte sur ma vaillance.
Sois sûre que bientôt nous allons nous revoir,
Et que l'événement passera tout espoir.



SCENE VII.

ALBERT, AGNES, ZENGER, COMS, Soldats.

ALBERT.

MAIS j'apperçois ce vieillard vénérable
A qui tu dois la lumiere du jour ;
Que la nature, Agnes, console au moins l'amour.

AGNES.

Mon pere !

ALBERT (*à Coms.*)

Adoucissez le chagrin qui l'accable.

COMS.

Je n'ai su que trop tôt votre commun danger ;
Près de ma fille, hélas ! je viens le partager.

ZENGER.

Sans doute en ce moment un assaut se prépare.
Armez-vous promptement, venez nous commander.

ALBERT.

Adieu !

AGNES.

L'instant qui nous sépare
Est peut-être le seul. . . .

ALBERT.

Qui peut t'intimider ?

Un prompt succès m'attend, si j'en crois mon courage.
Sur Ernest j'aurai l'avantage
De n'écouter que de justes transports.
Dans moi le Souverain combattra sans remords
Pour soutenir tes droits, pour défendre sa gloire.
Et le fils sachant mieux user de la victoire,
D'un pere qu'il chérit embrassant les genoux,
N'exigera de lui que le titre d'époux.

SCENE VIII.

AGNES, COMS, ZENGER (*qui poste les Soldats à l'entrée de l'appartement.*)

AGNES.

Oh mon pere! voilà votre crainte accomplie!
Peut-être, hélas! n'avons-nous plus d'espoir!

COMS.

C'est-là ce qu'il falloit prévoir,
Ce qui devoit d'Albert t'éloigner pour la vie.
Ce ne sont plus d'inutiles regrets
Qui doivent, mon enfant, t'occuper désormais.

AGNES.

Croyez que je sais vous comprendre,
Que je me montrerai digne femme d'Albert.
Vous voyez comme moi ce qu'un époux si cher
Pour moi ne craint pas d'entreprendre;

Il dédaigne le trône, il s'expose à périr ;
Il me préfere à son pere lui-même.
Ferai-je moins pour ce Héros que j'aime ?
Non, je le sens trop bien, c'est à moi de mourir.

COMS.

Hélas !

AGNES.

Aux mains d'Ernest il faut que je me rende ;
C'est ma mort seule qu'il demande.
(A son pere.)
Dans mon Albert il vous reste un appui.
Et vous, brave Zenger, vous son fidele ami,
Hors des murs venez me conduire ;
Au Duc ma tête doit suffire.
Ouvrez-moi les chemins qui conduisent à lui.

ZENGER.

Quoi, Madame ! . . .

AGNES.

Songez quel peu de temps me reste.
Chaque instant pour Albert peut devenir funeste.
Marchons !

ZENGER.

Qui, moi ! quand pour vous secourir,
S'il le falloit, j'ai juré de mourir !
Je trahirois sa plus chere espérance.

AGNES.

L'aimez-vous !

ZENGER.

Si je l'aime !

AGNES.

Eh bien! écoutez-moi:

Lorſqu'Albert vous a fait engager votre foi,
Qu'aux dépens de vos jours vous prendrez ma défenſe,
Sans doute il ne vouloit qu'aſſurer ſon bonheur :
Eh bien! en me ſauvant vous feriez ſon malheur.
C'eſt pour moi qu'il ſe rend coupable;
C'eſt pour moi que d'un pere il a perdu l'amour;
C'eſt pour moi que le ſang va couler en ce jour:
Peut-être, hélas! pour moi, de ce Héros aimable,
La mort va dans l'inſtant vous priver ſans retour,
Ou la paſſion qui le guide
Va le ſouiller d'un parricide.
Oh! Zenger, vous ſavez ſi ſon cœur généreux
Par tant de maux peut être heureux.
Erneſt d'ailleurs eſt-il donc inſenſible?
Jusqu'à vouloir ma mort ſeroit-il inflexible?
Peut-être un jour, brave Zenger,
Les regrets douloureux d'Albert,
Mon dévouement, le temps & ſon obéiſſance,
D'Erneſt vaincront la réſiſtance;
Et c'eſt pour lors qu'Albert ſentira l'importance
Du ſervice qu'ici j'oſe exiger de vous.

ZENGER.

Vous l'ordonnez!

AGNES.

Partons! adieu, mon pere!
Reſtez auprès de mon époux :
Dites-lui que j'ai pris un parti néceſſaire....
Qu'il coûte beaucoup à mon cœur;
Ou plutôt évitez d'augmenter ſa douleur
En lui diſant que j'ai verſé des larmes.....
Qu'eſt-ce, Zenger!

ZENGER.

J'entends le bruit des armes.

COMS.

Ciel!

AGNES.

Il redouble.... hélas!

ZENGER (*mettant l'épée à la main, ainsi que ses Soldats.*)

Amis, tenons-nous prêts.

On avance!.., Marchons!...

AGNES.

O frayeur! Ah! regrets.

SCENE IX.

AGNES, COMS, ZENGER, GUNDELFING, Soldats de Zenger, Soldats de Gundelfing, ALBERT, survenant avec un parti de Soldats.

(*Gundelfing, à la tête d'un détachement, enfonce les portes de l'appartement; les Soldats de Zenger s'y opposent.*)

AGNES (*tombant évanouie dans les bras de ses femmes.*)

CIEL!.., mon Albert!... ah! malheureuse!...

(*Les Soldats de Zenger sont repoussés. Zenger se*

met devant Agnes & lui fait un rempart de son corps. Gundelfing & lui se livrent un combat terrible. Zenger est désarmé ; & Agnes est déjà entre les mains des Soldats de Gundelfing, quand Albert survient, met les gens de Gundelfing en déroute, & prend Agnes dans ses bras.)

ALBERT.

Agnes, ouvre tes yeux, reconnois ton époux.

AGNES.

Ah! c'est toi! .... Sauve-moi de cette scene affreuse.

ALBERT.

C'en est fait, il n'est plus de ressource pour nous ;
Le sort, de toutes parts favorise mon pere.
Mourir ensemble est notre unique espoir.
Il vient....

AGNES.

Laisse-moi seule en butte à sa colere.

SCENE X.

Les Acteurs précédents, ERNEST suivi de ses Troupes.

ERNEST.

TRAITRE! enfin rentrez dans le devoir.
Perfide!

ALBERT.

Vous savez qui de nous est perfide ;
Qui des deux avoit pris la bonne foi pour guide,
Et si vous l'oubliez le brave Gundelfing,
Secondera votre mémoire.
Si ce n'est point assez, interrogez Torring,
Il dira qui de nous méritoit la victoire.

ERNEST.

Audacieux ! crains mon courroux :
Rends les armes, crois-moi, mérite ma clémence
Par ta soumission & ton obéissance.

ALBERT (*remettant son épée*).

La justice est pour moi, la fortune est pour vous :
Mais sans l'objet qui m'attache à la vie,
Pensez bien qu'évitant le sort qui m'humilie,
Le trépas seul m'eût mis à vos genoux.
Hélas ! Seigneur, pardonnez, je m'oublie,
Mais c'est de vous que je l'ai reçu
Ce sang impétueux dont l'orgueil vous offense,
Et qui fait oublier à mon cœur éperdu,
Que mon épouse & moi nous sommes sans défense.

ERNEST.

Ton épouse !

ALBERT.

Sans doute ; & tout votre pouvoir
Ne peut lui faire perdre un titre qu'elle honore,

ERNEST.

Ingrat ! oses-tu bien encore
Me braver.

ALBERT.

Non, je ne puis le vouloir ;

Mais quel que soit le dessein qui vous guide,
Agnes n'a point un cœur que la mort intimide;
Et pour qu'elle n'ait plus d'époux,
Il faut que votre fils n'existe plus pour vous.

ERNEST.

Mais avant tout, à ce fils indomptable,
Les loix peuvent ôter une épouse coupable.
Tu vas entendre, ingrat, ce qu'elles prescriront
Contre celle qui veut d'un éternel affront
Couvrir le Trône & la Patrie;
Et qui, soufflant dans tous les cœurs,
La révolte & la perfidie,
D'une guerre civile attise les horreurs.

AGNES.

A ce portrait affreux je ne puis me connoître.
Respectez mes malheurs, épargnez votre fils.

ERNEST (*à sa suite.*)

Eloignez-la.

AGNES.

Dieux!

ALBERT.

Mon pere!...

ERNEST.

Obéis.

Moi, ton pere!

ALBERT.

Ecoutez....

ERNEST.

Tu n'en a plus peut-être.

ALBERT.

Contentez-vous de m'arracher le jour.

ERNEST (*aux Soldats.*)

Obéiſſez!

ALBERT.

Du moins, que je meure avec elle.

AGNES (*entraînée par les Soldats.*)

Adieu, mon cher Albert! renonce à ton amour!

ALBERT.

Juſqu'à la mort je te ſerai fidele.

ERNEST (*reſte ſeul.*)

C'en eſt donc fait : Albert n'eſt plus pour moi.
Ni mes vœux, ni mes pleurs ne l'ont rendu ſenſible;
La nature ſe tait dans ſon cœur inflexible. ....
Je n'écoute plus rien. Laiſſons parler la loi.
Puiſque je dois quitter la trop douce habitude
De t'aimer, fils cruel, & d'être aimé de toi,
Pleurons plutôt ta mort que ton ingratitude!

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

Le Théatre représente une Prison.

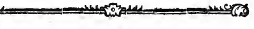


SCENE PREMIERE.

AGNES *seule.*

O RÉVEIL douloureux d'un songe trop flatteur!
Tout espoir pour jamais s'échappe de mon cœur.
L'infortune sur moi s'accumule en silence.
Me voilà seule, hélas! dans l'horreur de la nuit,
Le bras d'Ernest s'appesantit,
Et m'attache vivante à la mort .... à l'absence. ...
Mon cher Albert! que fais-tu loin de moi?
Quel est le sort qu'on te prépare?
Déjà je ne vis plus pour toi;
Déjà l'éternité pour jamais nous sépare.
Bientôt le cœur d'Agnes ne pourra plus t'aimer.
En vain tes pleurs inonderont ma cendre:
Pour nous rejoindre il te faudra descendre
Dans la nuit du tombeau qui va nous séparer....
Mais là peut-on s'aimer encore? ...
Si je pouvois du moins recevoir tes adieux,
Te dire, en expirant, que ton Agnes t'adore,
Et sentir, cher époux, ta main fermer mes yeux....

Mais je n'ose espérer qu'on daigne le permettre....
Et toi, mon pere, & toi, que vas-tu devenir?
Hélas! tes yeux lisoient dans l'avenir.....
Qu'entends-je?... c'est la mort qu'on m'apporte peut-être....



SCENE II.

AGNES, GUNDELFING.

GUNDELFING.

VOTRE Duc irrité, mais prêt à pardonner,
Pour la derniere fois vous prescrit de m'entendre.

AGNES.

Avec soumission, Seigneur, je vais apprendre
Ce que par vous au Duc il plaira d'ordonner.

GUNDELFING.

Dites quels sont vos vœux, & qui vous croyez être?

AGNES.

J'étois la fille d'un Bourgeois.
Par malheur l'Allemagne a trop su me connoître.
Pour toute dot, Chevalier, je n'avois
Qu'un nom sans tache, une ame aimante & pure.
J'ai trouvé grace aux yeux d'un Prince souverain:
Soit bonheur ou malheur mon état est certain,
Ma conscience me rassure.
Quoi qu'il puisse arriver je suis femme d'Albert.

GUNDELFING.

L'illusion d'un espoir qui vous perd

Et les fausses lueurs d'une flamme trompeuse,
Vous font croire aisément ce qui flatte vos vœux,
Et vont vous préparer une fin malheureuse.

AGNES.

Mais les serments qu'ont fait deux amants vertueux,
De nos Temples sacrés la pompe solemnelle,
La bénédiction du Ministre du Ciel;
Ces braves Chevaliers qui, près du saint Autel,
L'ont entendu jurer de me rester fidele:
Sont-ce là des illusions?

GUNDELFING.

Quoi! quelques Courtisans, réunis pour vous plaire,
De leur Prince toujours flattant les passions,
Feroient plus que le Duc, que toute la Baviere?

AGNES.

Au moins dites-moi qui je suis,
Si d'Albert en ce jour je ne suis point la femme?

GUNDELFING.

Reprenez votre place, étouffez votre flamme.

AGNES.

Albert a mon amour, j'ai reçu ses serments,
Et je violerois la foi que j'ai jurée?
Je l'aime, je l'adore, & mon cœur & mes sens
A ses justes transports seroient indifférents?
Dieu! que ferois-je donc? Femme déshonorée,
Amante sans vertu, fille aux remords livrée,
Je vivrois exposée à l'opprobre, au mépris;
Pour ce cœur dévoré de chagrins, de misere,
Tous les doux sentiments seroient anéantis!...
Je traînerois ma vie entiere

Dans les larmes & les tourments! ...
Ah! fans doute la mort eſt cent fois préférable ;
Et ſi le Duc voyoit la douleur qui m'accable,
Il me plaindroit lui-même en ces cruels moments.

GUNDELFING.

Rompez un hymen téméraire ;
Ceſſez de coupables refus,
Et vous allez d'Erneſt déſarmer la colere.

AGNES.

Non. Je ne puis vouloir que ce que je puis faire:
Reſter ce que je ſuis, ou ſinon n'être plus.

GUNDELFING.

Penſez-y bien, vous dis-je ;
Le bonheur de l'Etat l'exige.
Vous n'avez plus que peu d'inſtants.

AGNES.

Oui. Juſqu'à mes derniers moments
Mon Albert & l'amour régneront ſur mon ame ;
Et ſous la hache du boureau,
S'il ſe peut même encor dans la nuit du tombeau,
Mon dernier mot ſera : je ſuis ſa femme.

GUNDELFING.

Ceſſez de vous parer de vertueux dehors ;
Contre l'Etat votre hymen eſt un crime.

AGNES.

Un crime! ... Et je ſuis ſans remords.
De l'injuſtice ici je puis être victime ;
Mais on feroit de vains efforts
Pour avilir mon cœur & m'ôter mon eſtime.

SCENE III.

AGNES, ALBERT désarmé, ERNEST, GUNDELFING, suite d'Ernest.

ERNEST (*à Gundelfing.*)

AGNES vous a-t-elle écouté?
Montre-t-elle un cœur plus docile?

GUNDELFING.

A tout son ame a résisté.

AGNES.

Ah! Seigneur, pardonnez....

ERNEST.

Point d'effort inutile
Pour m'éloigner du parti que j'ai pris.
La loi vient de parler: elle proscrit ta tête,
Et dans le même instant ton supplice s'apprête.
Mais je puis pardonner, ma bouche l'a promis,
Et tu vas voir à quel prix.
Cesse enfin d'apporter le trouble en ma famille.
Mon Allié, le Duc de Wurtemberg,
Me demande mon fils pour époux à sa fille.
Renonce à de vains droits, & rends-moi mon Albert.
Rends-lui sa foi qu'il t'a promise.

AGNES.

Je puis le faire, hélas! si c'est pour son bonheur:
Mais il ne le veut pas, je connois bien son cœur.
J'attendrai que du moins sa bouche me le dise.

ERNEST.

J'y confens donc ; parlez mon fils.

(Bas à Albert.)

Songe à ce que tu m'as promis.

ALBERT *(d'un air contraint.)*

Que vais-je faire?... O Ciel ! prends fa défenfe...
Une plus longue réfiftance
Vous expofe à perdre le jour.....
Imitez mon obéiffance ;
Oubliez-moi.... Renoncez à l'amour....
Reprenez votre main, & rendez-moi la mienne....
Puifqu'un pere à fon gré prétend en difpofer....

AGNES.

Grand Dieu ! qu'en ce moment ta bonté me foutienne !...
Mon pere ! il eft donc vrai ?... L'aurois-je dû penfer !....
Où pourrai-je cacher votre fille & fa honte!...

(Elle eft prefque fans connoiffance.)

ALBERT *(voulant s'élancer vers elle.)*

C'en eft trop !... Mon Agnes !...

ERNEST *(bas & le retenant.)*

A la mort la plus prompte
Songe qu'au même inftant je la livre à tes yeux,
Si tu romps tes ferments.

ALBERT.

Ah ! quel fupplice affreux !

AGNES *(revenant à elle.)*

Puifque vous me rendez ma main infortunée,
Et puifqu'Albert n'eft plus que le maître d'Agnes,
Je dois cacher mes pleurs, renfermer mes regrets,
Et traîner loin de vous ma trifte deftinée.....

Vous

Vous ne me verrez plus, je fuirai loin d'ici...
Adieu, Seigneur....

ALBERT.

O Ciel!

ERNEST (*bas à Albert.*)

Crains ma vengeance.

AGNES.

Vous me rendez ma main..... Vous devriez aussi
Avec la paix du cœur me rendre l'innocence,
L'estime de moi-même & mon obscurité....
Rien de cela n'est en votre puissance:
La mort me rendra tout, c'est ma seule espérance.

ERNEST.

A votre générosité
Je ne puis qu'applaudir, & mes justes largesses
Suivront dans votre asyle & votre pere & vous.
Vivez & reprenez des sentiments plus doux:
Vous sentirez bientôt l'effet de mes promesses.

AGNES.

Seigneur, je n'ai besoin de rien.
Ce que l'on m'ôte étoit l'unique bien
Qui pût toucher ce cœur fidele & tendre.
Pour me sauver la vie Albert vient me défendre
De vivre désormais pour lui.
C'est, il le sait trop bien, ordonner que je meure;
Pourquoi ne pas vouloir que ce soit aujourd'hui,
Et différer ma derniere heure?...
Les bourreaux sont tout prêts, l'échafaud est dressé:
Ordonnez qu'à ses yeux tout mon sang soit versé.

Pour l'ingrat s'eſt trop peu, peut-être....
Lui-même, s'il le veut, qu'il vienne déchirer
Ce cœur ſi malheureux qu'il feignoit d'adorer.

ALBERT (*ſe précipitant ſur Agnes.*)

De moi je ne ſuis plus le maître!...
Mon Agnes!...Oh! mon pere!...ayez pitié de moi!...
Je vous ai trop promis, & vous voyez vous-même,
Combien mon cœur....

ERNEST.

Le mien ne ſent plus rien pour toi.

ALBERT.

Barbare! c'en eſt trop: votre rigueur extrême
Dégage ma parole & me rend tous mes droits.
Pardonne, chere Agnes, ma froideur apparente
A l'eſpérance que j'avois
D'éloigner de la mort une ſi chere amante.
Mais puiſque l'un ſans l'autre il nous faudroit périr,
Profitons, pour mourir enſemble,
D'un inſtant qui pourroit ne jamais revenir;
Et qu'un même tombeau tous les deux nous raſſemble.

ERNEST (*à ſes Gardes.*)

Séparez-les. Qu'Agnes à l'échafaud
Soit conduite dès l'inſtant même.

ALBERT.

Traînez-moi donc auſſi ſous le fer du bourreau.
Rien ne peut m'arracher une épouſe que j'aime....

(*A Erneſt.*)

Objet d'un injuſte courroux,
Je vous demande en vain les ſentiments d'un pere.
Eh bien! ſachez que je préfere
De mourir avec elle à vivre près de vous.

Vous voulez maintenir l'orgueil de votre race:
Qu'elle s'éteigne avec Albert!
Des Wittelſpach que le trône déſert,
Dans la poſtérité ne laiſſe aucune trace!
Quoi qu'il arrive je mourrai.
Une juſte fureur de mon ame s'empare;
Et ſi du ſang d'un fils votre main eſt avare
Je ſaurai le verſer d'un bras déſeſpéré.

ERNEST.

Le plus grand de mes maux ſera donc d'être pere.
Ingrat, ſauve mon ſang d'un opprobre éternel.
Détache-toi d'un hymen criminel,
Et rends à ton pays ton ame toute entiere.

SCENE IV.

Les Acteurs précédents, ZENGER, Chevaliers, amis d'Albert; Soldats d'Erneſt.

Les Soldats de Zenger enveloppent les Gardes d'Erneſt & s'emparent d'Agnes. Zenger eſt arrivé précipitamment, s'eſt élancé ſur Erneſt, & tient ſon épée prête à le frapper.

ZENGER.

C'EST aux vœux ſeuls d'Albert qu'il vous faut obéir,
(*Les Gardes d'Erneſt ſe retirent; ceux de Zenger les déſarment.*)
Et ſi vous faites réſiſtance
Voyez l'objet de ma vengeance.

ALBERT (*à Zenger.*)

Ah! mon ami, vous me faites frémir!

ZENGER.

Tout a changé de face, ici vous êtes maître,
Cher Prince, vous allez connoître
Ce que mon zele a fait pour vous.
Voyant de toutes parts nos Soldats en déroute,
Plier devant Ernest, ou tomber sous ses coups,
Je pris le seul parti qui nous restoit sans doute;
Avec ces Chevaliers je gagne, en peu de temps,
Les vastes souterreins dont l'effrayante voûte
Des murs de ce Château soutient les fondements;
Et là, dans un profond silence,
Méditant à loisir une sûre vengeance,
Nous laissons les vainqueurs s'enivrer du succès,
Le bruit cesse. Déjà le calme le remplace,
Et nous annonce enfin, au gré de nos souhaits,
Qu'un doux repos refroidit leur audace.
Tout-à-coup nous sortons pleins d'espoir & d'ardeur,
Notre aspect imprévu seme au loin la terreur.
Aucun ne songe à se défendre,
Et chaque poste est forcé de se rendre.
Le fort de l'ennemi campé, sous nos remparts,
Voyant sur nos créneaux flotter nos étendards,
A de nouveaux combats avec ardeur s'apprête.
Mais à leur Chef je fais savoir
Qu'Ernest étant en mon pouvoir,
S'ils osent nous combattre, il y va de sa tête.
Tout cede sans verser de sang.
Le Vainqueur au Vaincu laisse enfin la victoire;
Et Zenger, trop heureux de venger votre gloire,
S'empresse en de si doux moments

De remettre en vos mains ce fer & la vengeance.

ALBERT.

Que mon cœur, brave ami, ſent de reconnoiſſance
Pour un pareil ſervice & tant d'attachement !....
Seigneur, vous le voyez : la fortune inconſtante
Ne veut plus que j'éleve une voix ſuppliante ;
Et je puis en vainqueur prononcer entre nous !...
Connoiſſez votre fils : il eſt à vos genoux.
Pardonnez à l'amour des tranſports que j'abjure ;
Déſormais tout entier au vœu de la nature,
Fidele à mon devoir, à vos déſirs ſoumis,
Je ferai mon bonheur du bonheur de mon pere.
Pouvez-vous contre moi garder votre colere ?
De ma ſoumiſſion je n'attends qu'un ſeul prix.
Accordez-moi, Seigneur, la mort ou mon épouſe.

ERNEST (*à part.*)

De ſa vertu mon ame eſt touchée & jalouſe.

ALBERT (*à Erneſt.*)

Seigneur !...

ERNEST.

Tu t'eſt montré plus généreux que moi.
Oui, j'y conſens, qu'Agnes vive pour toi.
Et puiſſe l'Allemagne, auſſi bien que ton pere,
Au gré de tes déſirs applaudir à ton choix.

ALBERT.

Par ce qui s'eſt paſſé dans ce fatal Tournois,
Vous comprenez qu'Agnes eſt bien loin de déplaire
A l'Allemagne, à la Baviere.
Eſt-ce, en effet, la nobleſſe du ſang
Qui, dans un Souverain, rend le Peuple content ?

C'eſt ſa vertu, ſans doute ; & perſonne n'ignore
Que dès-lors mon Agnes eſt digne de régner.

ERNEST (*embraſſant Agnes.*)

Venez, ma fille.

AGNES.

Ah ! qu'un tel nom m'honore!

ALBERT.

A mes égarements vous daignez pardonner.

ERNEST.

Va, c'eſt moi qu'un orgueil, pouſſé trop loin peut être,
Rendit injuſte & cruel envers vous.

ALBERT.

Non, non, c'eſt Gundelfing, ſans doute, c'eſt ce traître,
Dont l'adreſſe perfide élevoit entre nous
Une barriere trop cruelle.
Vous me verrez toujours ſoumis, tendre & fidele
Bénir à chaque inſtant le pere généreux
Qui me donna le jour & me rendit heureux.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Agnes Bernau*, Piece héroïque en quatre actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression & la représentation. A Paris le 17 Juin 1785.

SUARD.

Vu l'approbation. Permis d'imprimer & représenter. A Paris le 18 *Juin* 1785.

LE NOIR.

A Rouen, de l'Imprimerie de veuve LAURENT DUMESNIL, rue Neuve Saint Lo, vis-à-vis le Prieuré.

E R R A T A.

PAGE 26, mettez un point à la fin du fecond Vers.

Même page, au dernier Vers de la premiere tirade: *eft-tu coupable ?* lifez, *eft-tu capable ?*

Page 55, au dernier Vers: *traitre!* lifez, *traitres!*

Page 56, 15ᵉ Vers: *que je l'ai reçu ;* lifez, *que j'ai reçu.*

Page 68, demi-Vers: *s'empreffe en de fi doux moments ;* lifez, *s'empreffe en un fi doux moment.*